

MICHEL FOUCAULT, LE GOUVERNEMENT DE SOI ET DES AUTRES

[Séverine Mathelin](#)

Érès | « Essaim »

2008/2 n° 21 | pages 183 à 185

ISSN 1287-258X

ISBN 9782749210025

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-essaim-2008-2-page-183.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Érès.

© Érès. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Michel Foucault, *Le gouvernement de soi et des autres*

Séverine Mathelin

Les cours que Michel Foucault donna au Collège de France de 1971 jusqu'à sa mort en 1984 sont en cours de publication grâce au travail d'édition établi par Frédéric Gros, François Ewald et Alessandro Fontana.

Le dernier volume publié en janvier est le cours de 1982-1983, « Le gouvernement de soi et des autres » qui s'inscrit dans le prolongement du cours de 1982 sur le souci de soi, intitulé « L'herméneutique du sujet ».

Après avoir passé plusieurs décennies de son travail philosophique à interroger et à critiquer les institutions, Michel Foucault se pose la question, en cette avant-dernière année de son cours, de la place et du rôle du philosophe dans la cité face à ceux qui gouvernent, et de l'articulation de la philosophie moderne à la politique.

S'interrogeant sur sa propre œuvre critique il se demande à quelles conditions la philosophie peut devenir autre chose qu'un simple discours, comment elle peut devenir une activité « réelle dans le réel ». Et c'est dans la confrontation au politique que, selon lui, la philosophie va pouvoir faire l'épreuve de sa propre réalité.

Mais il ne s'agit pas d'une philosophie politique qui dirait le vrai sur le pouvoir, qui pourrait définir la cité idéale ou donner des conseils sur la façon de gouverner. C'est à la politique elle-même de savoir comment exercer le pouvoir, et le philosophe, lui, doit se tenir dans une attitude critique, une attitude philosophique qui est une pratique plus qu'un discours, une éthique de la vérité dans une sorte de « vis-à-vis avec le pouvoir ».

L'auteur s'appuie sur les textes de Platon dans lesquels la pratique de la philosophie est définie comme une manière pour le sujet de se constituer dans un certain mode d'être. Et c'est pour Platon le même mode d'être qui

doit constituer le sujet exerçant le pouvoir. Il ne s'agit pas d'une identité des discours philosophiques et politiques mais d'une identité de mode d'être entre le sujet philosophant et le sujet exerçant le pouvoir.

Il s'appuie essentiellement sur les textes de la philosophie grecque pour prôner, semble-t-il, une sorte de retour à Platon qui lui permet de définir la position du philosophe face au politique.

Il en appelle à la figure du « critique ».

C'est le sens de son ouverture du cours par le texte de Kant « *Was ist Aufklärung ?* » qu'il avait déjà commenté en 1978 et dont il reprend ici l'analyse pour montrer comment il marque la naissance d'une nouvelle tradition critique. Héritière des Lumières, cette tradition va influencer toute une partie de la philosophie moderne dont il se revendique.

Kant y pose en effet la question de ce qu'est l'actualité, de l'insertion du philosophe dans son propre présent, ce que Foucault nomme une « ontologie de l'actualité, une ontologie de nous-même, une ontologie de la modernité ». Ce texte permet à Michel Foucault de penser l'articulation entre le rapport du philosophe avec son présent et la capacité des hommes à sortir de l'assujettissement, à se conduire eux-mêmes et à se donner la constitution qu'ils veulent. C'est la première articulation entre gouvernement de soi et gouvernement des autres.

Par la suite, l'étude de la notion de *Parrêsia*, le dire vrai dans la philosophie antique, va lui permettre de développer plus avant l'articulation entre les pratiques philosophiques de soi sur soi, mode d'être du sujet philosophant, et l'exercice du pouvoir.

C'est le projet de ce cours de 1982 : analyser les rapports entre subjectivité et vérité et les rapports entre gouvernement de soi et gouvernement des autres.

Foucault montre en suivant les textes de Socrate, Périclès et Platon, comment la notion de *Parrêsia* a évolué dans l'Antiquité. La *Parrêsia* est d'abord décrite comme un droit de tout citoyen, constitutif de la démocratie, de se lever et de dire vrai dans le champ de la politique, face au peuple ou face aux dirigeants, pour ensuite évoluer vers une *Parrêsia* proprement philosophique où c'est le philosophe qui se doit de porter cette parole de vérité en direction du pouvoir.

La *Parrêsia* philosophique, le dire vrai philosophique est une pratique de soi, une éthique du philosophe moderne. C'est une manière de parler, une manière de dire vrai qui met en lumière le lien entre vérité et courage puisque le *parrêsiaste* prend toujours un risque lorsqu'il prend la parole pour dire la vérité. À travers ce risque, le dire vrai est un acte d'énonciation qui modifie le mode d'être du sujet qui l'énonce. Il s'agit d'une mise à l'épreuve éthique de sa propre vie et de celle des autres.

À partir de la figure du *parrêsiaste*, Michel Foucault définit la philosophie moderne comme une pratique plus que comme un discours, comme une ascèse, c'est-à-dire comme constitution du sujet par lui-même.

Et c'est toute l'Histoire européenne de la philosophie moderne depuis les Lumières qu'il se propose alors de décrire comme une histoire des pratiques de vérité, une « redistribution de la *Parrêsia*, comme jeux divers du dire vrai ».

La *Parrêsia* philosophique a également pour tâche de s'adresser à l'âme de ceux qui gouvernent, non pas pour leur donner des conseils politiques, mais pour qu'ils se gouvernent eux-mêmes afin qu'ils puissent gouverner les autres. La *Parrêsia* est donc le lieu privilégié d'articulation entre le gouvernement de soi et le gouvernement des autres, entre philosophie et politique.

Mais la philosophie et la politique doivent être dans une corrélation et non dans une coïncidence. Le philosophe, dit-il, doit rester dans une « extériorité rétive » au politique. Il doit, par le dire vrai, faire valoir la différence de son discours, et comme Socrate, empêcher par son attitude critique de *parrêsiaste* que la cité ne s'endorme.

« Un discours qui ne serait que protestation, contestation et colère contre le pouvoir et la tyrannie ne serait pas de la philosophie. »

Ce cours de Michel Foucault, vieux de 24 ans, et prononcé alors que la gauche était au pouvoir et que les intellectuels se voyaient reprocher leur silence, résonne aujourd'hui comme un rappel.

À l'heure où manifestations et grèves se succèdent sans impact sur ceux qui exercent le pouvoir, ce texte sur la *Parrêsia* invite les intellectuels à interroger l'actualité et à trouver d'autres voies d'interpellation et de critique du politique.